

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 23 AOUT 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 37 rue St. Jacques, Montréal.

## Catéchisme social et politique.

Le chef du gouvernement, nommé aux emplois et fait tous les actes d'administration que la loi lui permet de faire, de l'avis d'un conseil de ministres qui eux sont responsables au peuple de cette administration.

Il a le pouvoir de pardonner, au nom de la reine.

Les ministres en fonction forment le cabinet et prennent le titre de leur département: ministres des travaux publics, d'agriculture, etc.

C'est à ces ministres que l'on écrit quand on veut traiter d'affaires qui concernent leur département. Mais généralement on envoie les requêtes au chef du gouvernement et l'affaire est référée à qui de droit: on peut commencer ces requêtes comme suit:

A Son Excellence (ou à Son Honneur) le Très Honorable (*détaillez ici les noms et titres*)

La requête du soussigné expose humblement:

Que (*on expose ici l'objet de la requête en termes clairs et précis.*)

Et votre Requérant ne cessera de prier.

(*Li-u et date.*)

On se sert pour écrire à des personnages importants de grand papier ou papier ministre.

Ces lettres ne doivent pas être partie officielle et partie privée.

Il est prudent, lorsqu'on adresse une lettre privée à quelques fonctionnaires publics de mettre sur l'enveloppe "privée" ou "confidentielle." Les envois par la poste au parlement fédéral sont libres de port. Il faut payer les envois aux fonctionnaires ou au département de Québec.

L'ÉGOÛNE.

## Plantes utiles.

Le buis que l'on cultive comme bordure dans les jardins, croît spontanément sur les montagnes et dans les bois. Nous en avons vu beaucoup à la rivière rouge et au Nomingue, où il sert de nourriture aux bêtes à cornes.

Le bois de buis est un excitant sudorifique qu'on préconise contre la goutte, les affections rhumatismales chroniques, les maladies syphilitiques secondaires et tertiaires, les affections de la peau. Les feuilles sont employées comme purgatives.

La râpure du bois ou de la racine, à la dose de 1 à 2 onces, bouillie dans une pinte d'eau ou infusée dans la même quantité de vin peut remplacer le cayac.

Une poignée de feuilles bouillie pendant une demi-heure dans un litre et demi d'eau, a obtenu d'excellents effets dans le catarrhe pulmonaire et la pleurésie, en faisant prendre 3 doses par jour.

Un médecin célèbre attribue à la lessive de buis la vertu de faire repousser les cheveux et de rendre velues les surfaces du corps naturellement dépourvues de poil.

## Entretien sur la physique.

Un fameux oculiste avait rendu la vue au curé du village par l'opération de la cataracte; tout le monde parlait de cette cure admirable, de l'adresse avec laquelle il avait opéré, et chacun cherchait à en expliquer la cause. On pense bien que notre bon Pierre ne fut pas le dernier à s'en entretenir avec ses voisins, et à force de le faire, il fut amené à parler de la lumière en général. Mais Pierre avoua que cette partie de la physique lui avait toujours semblé si difficile, qu'il n'avait jamais pu chasser dans sa tête que les faits les plus aisés à retenir et à expliquer. Pierre se méfia de lui, et c'est la preuve qu'il sait beaucoup.

"Le soleil, est pour notre globe la première source de la lumière, car la lune et quelques astres que l'on appelle planètes, ne font que nous renvoyer la lumière qu'elles reçoivent de cet astre. Le feu, la combustion et plusieurs autres phénomènes produisent aussi de la lumière, dont les propriétés sont les mêmes que celle qui provient directement du soleil, et ce sont ces propriétés que je vais tâcher de vous expliquer.

"La vitesse avec laquelle la lumière traverse l'espace qui nous sépare des corps qui la produisent est telle, qu'elle parcourt en 8 minutes 13 secondes la distance moyenne de la terre au soleil, c'est-à-dire 34 millions de lieues de 2,250 toises, ou 68 mille lieues par seconde, tandis que le bruit ou le son, qui paraîtrait devoir être aussi fin et aussi subtil que la lumière, ne parcourt que 175 toises par seconde; donc il marche 900 mille fois moins vite qu'elle.

Je suis sûr de l'exactitude de ces chiffres, car je les ai trouvés si curieux, que je les ai écrits dans le temps sur ce porte-feuille; copiez-les, si vous voulez. C'est en raison de cette différence de vitesse entre la marche de la lumière et du son, que vous voyez toujours de loin le feu d'un fusil avant d'en entendre le bruit, et que l'on peut juger de l'éloignement d'un orage par le temps qui s'écoule entre l'éclair et le coup. Quand vous regardez de loin un homme qui fend du bois, vous voyez souvent qu'il a relevé sa coignée avant d'en avoir entendu le bruit: cela tient encore à la même cause, etc.

"La lumière, à partir de l'objet qui la produit, s'élançe au loin sous la forme d'une infinité de traits ou de rayons lumineux qui vont toujours en s'écartant les uns des autres, de manière à pouvoir éclairer de grands espaces; mais aussi plus les corps en sont éloignés et moins ils sont éclairés; ainsi, par exemple, une carte qui sera trois fois plus éloignée qu'une autre d'une chandelle allumée, sera neuf fois moins éclairée que celle qui en est la plus proche.

"Il n'est pas rare que vous ne vous soyez trouvés dans une chambre fermée, où le soleil ne pénétrait que par les trous des volets, et que vous n'avez remarqué que la lumière formait dans l'obscurité des espèces de rayons ou de traits lumineux qui traçaient sur le mur ou sur le plancher des places rondes éclairées et brillantes. Hé bien, mes amis, il paraît que la lumière est ainsi composée; car lorsque les savants veulent faire leurs expériences, ils s'enferment dans une chambre noire tête à tête avec un de ces rayons, et là, ils lui font subir toutes sortes d'épreuves, soit au moyen de verres plats, de verres bombés ou lenticulaires, soit au moyen de miroirs ou de morceaux de cristal qui ont la forme d'un coin, à travers lesquels ils le font passer et repasser, et c'est à l'aide de toutes ces expériences

qu'ils sont parvenus à expliquer d'une manière assez satisfaisante comment s'opère la vision chez l'homme et chez les animaux, et comment il se fait que cette lumière blanche qui nous éclaire est composée de sept espèces de rayons différemment colorés et qui prêtent à chaque objet la couleur qui lui est propre.

"Ces sept couleurs, que l'on nomme primitives, parce qu'elles servent à former toutes les autres, sont: le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé et le rouge; or, pour séparer ces couleurs, il suffit de barrer le chemin au rayon de la chambre noire dont je vous ai parlé, en le forçant de passer à travers un coin de cristal: ces messieurs appellent cet instrument le *prisme*.

"Alors, au lieu d'obtenir une place blanche et brillante sur le mur, on a une image ovale décorée de ces mêmes couleurs que nous admirons dans l'arc-en-ciel, dans les iris, et qui sont produites par les gouttelettes de la pluie, de la rosée du matin; par les jets d'eau ou les cascades de nos montagnes frappés par les rayons du soleil qu'ils décomposent, tout comme le feraient autant de petits prismes de cristal..."

"Pour en revenir à ce que je vous disais hier au sujet des couleurs, vous saurez que tous les corps ou les objets qui nous entourent n'agissent pas de même sur la lumière, qui, je vous le répète, est composée de rayons colorés de sept manières différentes.

"Les uns absorbent ou anéantissent tous les rayons de cette lumière, ils ne nous en renvoient aucun: ce sont les "corps noirs," qui ne sont visibles que par l'opposition qu'ils forment avec les autres, et qui ont la propriété de s'échauffer beaucoup plus vite que les corps blancs.

"Les autres les réfléchissent tous ou les renvoient à notre œil d'une manière tumultueuse; ce sont les "corps blancs," qui s'échauffent aussi beaucoup plus lentement que les noirs.

"D'autres en absorbent une partie et nous renvoient le reste; ce sont les corps colorés en général, tels que les fleurs, les papillons, les étoffes, etc. Et ce ne sont que les rayons qui nous sont ainsi renvoyés qui font que nous trouvons que telle fleur est rouge, que l'herbe est verte, etc.

"Ainsi le coquelicot absorbe tous les rayons, excepté les rouges, tandis que le bleuet ne nous renvoie que les rayons bleus. Quelle en est la cause? Je l'ignore. Quant aux couleurs composées, telles que le jaune de la capucine, le bleu du lilas, le rouge de la giroflée, elles sont produites par le mélange de deux ou trois espèces de rayons, comme on parvient à les imiter par la peinture, en mêlant ensemble deux ou trois couleurs différentes.

"Les corps transparents, tels que l'air, l'eau, le verre, le cristal, se laissent traverser par la lumière, mais en lui faisant éprouver un changement dans sa route, quand ses rayons y entrent obliquement; mais ils reprennent leur première direction quand ils sortent par une face parallèle à la première. Ainsi, un bâton plongé dans l'eau paraît brisé tandis que, vu à travers un carreau de vitre, il conserve sa forme.

"Les verres plats, doublés d'une feuille de métal, ont la propriété de répéter l'image de tous les objets qui passent devant eux, parce que cette feuille métallique, recouverte par un verre transparent et poli, a la propriété de renvoyer à notre œil tous les rayons qui partent de chacun des points de ces objets; tels sont les *glaces* et les *miroirs*.

"Les verres transparents dont la forme approche

de celle d'une graine de lentille, ont la faculté de rassembler les rayons lumineux dans un plus petit espace, de concentrer leur chaleur à tel point que ces lentilles ardentes peuvent mettre le feu à la poudre à canon, et cela toutes les fois qu'elles sont disposées d'une manière convenable par rapport aux rayons du soleil; c'est ainsi qu'il y a dans Paris de petits canons que l'on charge le matin et qui partent à midi juste. Certains miroirs creux produisent des effets plus grands encore, mais par une autre cause.

"Voici une de ces lentilles ardentes qui ont la propriété de grossir ce que l'on regarde à travers. Je vais l'exposer au soleil, faire tomber son foyer sur cet as de pique, et vous allez voir que la carte va se percer dans cette place noire, et que je l'essaierai en vain sur la partie blanche, tant il est vrai que la couleur noire absorbe les rayons, et que le blanc les repousse..."

"Pour achever ce dont je puis me souvenir au sujet de la lumière, je vous dirai qu'il entre dans la composition de notre œil différentes substances plus ou moins transparentes, qui modifient la marche de la lumière, mais une entre autres, que l'on nomme *crystallin*, qui ressemble en effet à du cristal par sa limpidité, et dont la forme est celle d'une lentille; hé bien, mes amis, c'est le cristallin qui était devenu opaque dans les yeux de M. le curé qui le rendait aveugle, et que l'oculiste lui a enlevé avec tant d'adresse. Il ne verra jamais aussi bien que dans l'état de santé, car la nature ne fait rien d'inutile; mais il verra à se conduire, et c'est déjà beaucoup.

"Quand on place devant une lumière un corps opaque, tel qu'une pierre, une planche, ou tout autre objet de ce genre, il se forme en arrière une place plus ou moins noire, que l'on nomme *ombre*. Telle est la cause des *éclipses*, qui sont produites tantôt par l'ombre de la terre sur la lune, et tantôt par l'ombre de la lune sur la terre, et cela arrive toutes les fois que le soleil, la terre et la lune se trouvent sur la même ligne, parce que dans ce cas il faut absolument que la terre ou la lune se cachent la lumière du soleil.

"Plus la lumière est vive et brillante, plus l'ombre produite par l'objet qui la cache est intense, forte ou noire; c'est ainsi que l'on peut s'assurer si deux lampes, deux chandeliers, deux cierges ou deux bougies, éclairent de même ou inégalement. Il suffit pour cela d'étendre une feuille de papier sur une table, de piquer une épingle au milieu, et de placer les deux lumières que l'on veut éprouver à distance égale de l'épingle: à l'instant il se forme deux ombres, et celle qui est la plus forte provient de la lumière qui éclaire davantage.

"Je suis loin de vous avoir raconté tout ce qui tient à l'histoire de la lumière, ma mémoire ne me sert pas aussi bien que je le voudrais, mais je dois vous dire encore que c'est en tirant parti de toutes ces observations, en combinant les effets les uns avec les autres, que l'on est parvenu à construire cette foule d'instruments d'optique, ces lunettes d'approche qui nous font reconnaître un homme à plusieurs lieues de distance, ces télescopes qui ont permis de découvrir des montagnes dans la lune, ces microscopes qui nous ont mis à même d'observer une multitude de petits animaux dont on ne pouvait soupçonner l'existence, et qui, sans leurs secours se seraient dérobés pour toujours à nos yeux.

"Enfin, c'est à l'étude de la lumière que les astronomes sont redevables de plusieurs découvertes importantes, et c'est encore à cette même étude que l'on doit l'explication des illusions d'optique qui en imposent à notre œil malgré toutes ses perfections, et dont je regrette de ne pouvoir vous exprimer le mécanisme admirable."

On dit que les Espagnols, pour humilier François Ier captif, avaient obtenu qu'on laisserait la porte de sa chambre, afin que le roi fût obligé de s'incliner pour sortir, geste que les gens du dehors

ne manqueraient pas de prendre pour un salut. Le roi, ajoute-t-on, déconcerta toutes leurs mesures: il sortit à reculons, le dos tourné aux grands d'Espagne. Ils étaient loin de s'attendre à une pareille salutation.

### Economie rurale.

Voici un moyen facile de prévenir le tournis chez les bêtes à laine:

Cette maladie, l'une des plus meurtrières chez les bêtes à laine, et qui détruit parfois des troupeaux entiers, est causée par des *ostres*, espèce de mouches qui habitent les bergeries et qui déposent leurs œufs dans les narines des moutons; là ils prennent la forme d'une ampoule et arrivent au volume d'une noisette.

L'animal éprouve une douleur aiguë qui le fait tourner en tous sens, détermine le trouble général de l'organisme et amène la mort. Rien n'est plus facile que de préserver les bergeries de ces insectes: il suffit, entre autres moyens, de composer leur lit avec un mélange de buis et genièvre; la forte odeur qui s'exhale de ces plantes éloigne l'insecte et empêche la fatale ponte.

\* \* \*

On signale un mode d'arrosage des arbres fruitiers indiqué par un jardinier américain qui le pratique sur ses propriétés. Ce procédé, qui rappelle le génie inventif du Yankee, ne demande qu'un bout de vieille corde et un vase quelconque pouvant tenir l'eau et ayant à peu près la capacité d'un seau. On remplit d'eau le vase et on le dépose près de l'arbre que l'on veut arroser. On entoure deux fois l'arbre avec la corde, à quelques centimètres plus bas que la partie supérieure du vase, dans lequel on place les bouts de la corde.

Dans ces conditions, la corde fait l'office du siphon; le tronc, constamment humecté, communique aux racines une humidité continue et graduée. Il n'y a d'autre précaution à prendre que de remplir chaque jour le seau. Outre l'efficacité de cette méthode d'arrosage, on a remarqué que les arbres soumis à ce traitement sont complètement exempts des attaques des vers qui rongent trop souvent l'écorce et produisent des effets si fâcheux.

Voici un moyen d'attendrir la viande:

Lorsque la viande a été écumée, et que l'eau dans laquelle on la fait cuire bout avec force, on y ajoute environ deux cuillerées d'eau-de-vie pour un kilog. 50 de viande; quelque coriace qu'elle soit, elle s'attendrit sur le champ et ne conserve pas la moindre trace du goût de l'eau-de-vie.

Le duc de Mayenne, chef des Ligueurs, aimait beaucoup la bonne chère; il passait à table tout le temps que son infatigable rival, Henri IV, le laissait tranquille. Rarement il en sortait sans avoir la tête échauffée, et c'est dans ces moments heureux qu'il battait en idée Henri IV, tandis que celui-ci le battait en réalité.

Le jour de la bataille d'Arques, Mayenne dina copieusement, comme à son ordinaire. On lui avait servi un melon excellent, et il se disposait à le manger, lorsqu'on vint l'avertir que la cavalerie de Henri IV s'était imprudemment avancée dans un taillis, où elle serait surprise et écrasée, s'il voulait en donner l'ordre, et que dès lors l'armée des Ligueurs pourrait à l'improviste se jeter sur le camp ennemi. "Un moment, dit Mayenne, laissez-moi achever mon melon."

Peu d'instants après, un officier survient et lui fait un rapport semblable au premier. Même réponse: "Laissez-moi achever mon melon." Enfin on lui annonce qu'on aperçoit l'armée ennemie, et qu'il n'a plus que le temps de monter à cheval.

"J'ai fini," s'écrie-t-il avec un air de satisfaction. Il monte à cheval, mais il est complètement battu: juste châtiment de son trop grand appétit pour le melon, ou plutôt de son intempérance et de son incurie.

### La plainte de l'orphelin.

Par une nuit d'hiver silencieuse et sombre,  
Comme d'un noir manteau le monde étant voilé,  
La Savoie élevait ses montagnes sans nombre  
Aux contours déchirés sur le ciel étoilé;  
Malgré le vent glacé, malgré l'épaisse neige,  
Le corps couvert à peine avec quelques lambeaux,  
Sur la terre n'ayant plus rien qui le protège,  
Un orphelin venait pleurer sur les tombeaux.  
Le pauvre enfant disait: Que ma peine est amère!  
Mes parents ne sont plus pour diriger mes pas,  
Et lorsque de mes pleurs j'inonde cette pierre,  
La pierre reste froide et ne me réponds pas.  
Pourquoi ces noirs sapins balancent-ils leurs crimes?  
J'entends partout les cris du sinistre vautour,  
Je suis seul en ces lieux, j'ai peur de ces abîmes,  
J'ai peur de tous les bruits des échos d'alentour.  
Notre père gagnait pour notre nourriture,  
Mais sous une avalanche un jour il disparut;  
Notre mère veillait, et, faible créature,  
A la mort, à son tour, dut payer son tribut.  
Une sœur me restait qui partageait ma peine,  
De misère et de faim, elle périt enfin.  
Je suis jeune, et de pleurs déjà ma vie est pleine,  
Ma mère, reviens donc! j'ai bien froid, j'ai bien faim!  
Ah! lorsque je pleurais, tu me donnais des larmes  
Ma lèvre sur ta lèvre, et mon cœur sur ton cœur;  
Oh! comme tu savais dissiper mes alarmes!  
Comme tu savais bien consoler ma douleur!  
Bonne mère, en ces lieux, quand de faim je succombe,  
Du céleste séjour si tu pouvais venir,  
Tu verrais ton enfant à genoux sur ta tombe;  
Ah! tu ne viendras pas! alors je dois mourir!  
Oui, mourir, pour revoir là-haut tous ceux qu'on  
[aime,

Pour jouir avec eux, du céleste séjour,  
D'un repos éternel et d'un bonheur suprême,  
Pour chanter devant Dieu l'hymne infini d'amour!  
Mais pour aller au ciel, m'a-t-on dit, la souffrance,  
La cruelle misère est le plus sûr chemin!  
Que la douleur se taise au nom de l'espérance,  
Mes parents sont au ciel qui me tendent la main.

Louis XIV, faisant un jour la revue des gardes françaises, s'arrêta devant un soldat dont la bonne mine le frappait, lui tira son épée du fourreau, la ploya, puis la lui rendit. Le soldat, en la recevant dit au roi avec une hardiesse respectueuse: "Sire, quand on prend l'épée d'un homme, on la lui remet ordinairement au côté." Louis XIV, quoique surpris, lui dit: "Eh bien! soit; j'y consens," et il remit l'épée au fourreau. "Sire, reprit le soldat, j'ai assez lu pour savoir que c'est ainsi que vos prédécesseurs anoblissaient leurs sujets." Le roi fut charmé de la finesse du soldat, et lui fit expédier quelques jours après des lettres de noblesse.

Il y a quelques années, Levassor, le célèbre comique, fut invité, par un curé des environs de Paris, à prendre une part active à une fête de bienfaisance.

Il se rendit avec empressement à la prière du respectable ministre de Dieu, et, comme son nom figurait sur le programme, la recette s'en trouva accrue dans des proportions considérables. Le prêtre voulut reconnaître la bienveillance de l'artiste; il prit dix pièces d'or dans sa propre bourse, et, avec une délicatesse charmante, il les plaça, pour les offrir à Levassor, dans un de ces œufs de Pâques qui ont grande vogue à Paris, et dont la valeur apparente est à peu près nulle.

Levassor prit l'œuf et l'ouvrit, puis s'adressant au curé: "Ah! monsieur le curé, dit-il, comme votre charité est pleine de sollicitude! Vous savez que j'adore les œufs, et vous m'en offrez un superbe. Grand merci! Seulement, de l'œuf j'ai l'habitude de ne manger que le blanc, le jaune est pour les pauvres." "Et, ce disant, il remit les dix pièces d'or au bon curé, charmé d'un à-propos si généreux et si spirituel. Quant au blanc, Levassor l'a placé, dit-on, à titre d'objet béni, dans le berceau de l'enfant dont sa fille venait de le rendre grand-père et de le faire parrain.

## RECETTES.

*Blanc-mangé.*—Prenez quatre pieds de veau et mettez-les dans dix chopines d'eau, faites-les réduire à une pinte, écumez-les pendant qu'ils cuisent; faites-les refroidir et dégraissez-les bien; séparez votre jus en deux, pour une chopine de jus mettez une chopine de lait, des amandes amères, de la canelle, muscade et sucre à votre goût, laissez-le bouillir doucement jusqu'à ce qu'il ait pris le goût des épices, ensuite vous le retirez et le passez dans une flanelle, et le mettez refroidir dans votre moule.

*Blanc mangé délicieux.*—Mettez une once de colle de poisson (*isinglass*) dans un peu d'eau sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Puis prenez une pinte de bonne crème, sucrez-la à votre goût et ajoutez-y un petit citron ou de la vanille. Vous fouetterez bien et la coulerez sur cette crème. Mouillez ensuite vos moules avec de l'eau froide et emplissez-les et laissez-les dans une place fraîche jusqu'à ce que le contenu soit pris.

*Blanc-mangé d'une autre espèce.*—Faites fondre une once de colle de poisson dans un peu d'eau et faites bouillir une pinte de lait avec du sucre et des amandes amères, ou quelques gouttes d'huile d'amandes; faites jeter un bouillon à ce mélange et coupez-le.

*Blanc-mangé d'une autre façon encore.*—Faites bouillir deux onces de colle de poisson dans trois demiards d'eau pendant une demi-heure, et ensuite coulez-le; vous pourrez y ajouter trois chopines de lait ou crème, et vous sucrerez le tout à votre goût, y ajoutant de l'eau de pêche ou quelques amandes amères: vous faites bouillir encore un peu et vous lui donnez ensuite la forme que vous voulez.

*Crème à la glace.*—Faites bouillir un demi-gallon de lait avec un quarteron de sucre blanc dans une casserole; versez cela ensuite avec des gouttes d'essence de citron dans un vaisseau allongé, étroit et ayant une ouverture sur le dessus fermée par un couvercle, avec des poignées ou une anse; vous placerez ce dernier dans un autre vase de plomb ou de bois, contenant du sel au fond, de la glace ou du sel sur les côtés pour l'entourer; vous aurez soin de remuer continuellement celui renfermant le lait jusqu'à ce que le tout soit formé en crème.

Il y en a qui jettent des blancs d'œufs battus dans le lait pour que la crème prenne plus vite.

*Crème au café à la canadienne.*—Six bonnes tasses de café bien fort, tirez-le au clair, prenez ensuite une chopine de crème et un quarteron de sucre, faites-le réduire de moitié, délayez-y six jaunes d'œufs, une cuillerée à dessert de farine, passez le tout dans le sas, mettez le tout sur le feu et le brassez jusqu'à ce qu'il soit pris.

Le prince de Conti avait invité l'abbé de Voisenon à diner. L'abbé oublia le jour et ne parut pas. Le lendemain, un ami le rencontre et lui dit :

“ Monseigneur a été hier de fort mauvais humeur contre vous.”

L'académicien convint de son tort, et ne manqua pas de se trouver un jour d'audience chez le prince pour lui faire ses excuses. Dès que Son Altesse l'aperçut, elle lui tourna le dos sans le regarder.

—Ah ! monseigneur, s'écria l'abbé, je suis pénétré de reconnaissance. On m'avait dit que vous m'en vouliez, mais je vois le contraire.

—Comment ? dit le prince.

—Votre Altesse me tourné le dos, et ce n'est pas son usage d'en agir ainsi devant ses ennemis.”

Ce trait rappelle la réponse du maréchal de Luxembourg, réponse vraiment digne d'un Français.

Louis XIV le fait appeler et lui dit : “ Maréchal, vos ennemis vous traitent de bossu.—Comment peuvent-ils le savoir, répond le maréchal, ils ne m'ont jamais vu par derrière.

## RECETTE.

*Pour guérir les brûlures.*

Un journal publié la lettre suivante, qui fait connaître un remède très-utilement appliqué aux brûlures :

“ J'ai eu l'occasion de voir une personne venant de renverser une marmite; l'eau bouillante se répandit sur son pied droit et lui fit une plaie très-profonde. A l'instant, je trempai un morceau de gros vieux linge dans de l'huile de navette (*rubeöl* en allemand; j'allumai cette toile de lin imbibée, et, en la tenant avec une pince au-dessus d'un vase, j'en fis écouler l'huile sur le pied, qui fut bientôt guéri.

“ Cette huile est un des meilleurs remèdes contre les brûlures profondes; elle guérit radicalement les plaies. En l'appliquant pendant quelques jours, avec une plume de pigeon, sur la brûlure, on voit la plaie se cicatrifier jusqu'à complète guérison.

“ Veuillez agréer, etc. E. DE THOMIS.”

Un médecin d'une longue pratique, ajoute ce journal et en qui nous avons pleine confiance, nous indique un autre moyen, non moins efficace, contre les brûlures: c'est le jus de groseille, qu'on trouve dans toutes les pharmacies. Nous ne parlons pas ici de gelée de groseille. On imbibe du linge dans ce jus, puis on enveloppe la partie atteinte de brûlure. La plaie se cicatrifie et se guérit très-rapidement.

On se trouve très-bien aussi pour guérir les brûlures d'intercepter l'air; à cet effet, on prend une pincée de farine, on y met un peu d'eau de manière à en faire une pâte et on l'étend sur la partie brûlée. La douleur disparaît et on peut espérer une prompte guérison.

*Usage médical de la glace.*

L'application de ce procédé se généralise. Voici ce que nous trouvons dans la Providence, journal américain, qui indique l'emploi de la glace comme souverain dans les cas de diphthérie, de croup et toutes inflammations de gorge :

“ Cassez dans un linge un morceau de glace, et jetez les petits fragments dans un bol. Prenez une position légèrement inclinée en arrière, soit dans un fauteuil ou sur un sofa, et, pendant une demi-heure, introduisez-vous dans l'arrière-bouche ces petits morceaux de glace que vous laisserez fondre lentement à l'entrée de la gorge.

Une seule application est souvent suffisante pour faire disparaître un mal de gorge ordinaire, qui autrement durerait plusieurs jours. Dans les cas graves, il faut user de la glace fréquemment et abondamment. En cas d'ulcération ou de diphthérie, il faut conserver constamment un morceau de glace dans la bouche.”

Le calife Hescham II, qui vivait au onzième siècle, était devenu l'effroi des peuples par ses cruautés. Il parcourait les campagnes de son empire sans suite et sans marques de distinction. Il rencontre un Arabe du désert, et lui parle en ces termes : “ Ami, je voudrais savoir de vous quel homme est cet Hescham dont on parle tant.—Hescham, répond l'Arabe, n'est point un homme, c'est un tigre, un monstre.—Que lui reproche-t-on ?—Une foule de crimes: il s'est abreuvé du sang de plus d'un million de ses sujets.—Ne l'as-tu jamais vu ?—Non, jamais.—Eh bien ! lève les yeux, c'est à lui que tu parles.” L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarda d'un œil fixe, et lui dit fièrement : “ Mais vous, savez-vous qui je suis ?—Non.—Je suis de la famille de Zobair dont chacun des descendants devient fou un jour de l'année; mon jour de folie est précisément aujourd'hui.” Hescham sourit à une excuse si ingénieuse et lui pardonna.

Le baron des Adrets, capitaine huguenot, ayant pris une petite place aux catholiques, condamna les soldats qui l'avaient défendue à se précipiter du

haut d'une tour de la forteresse. Un de ces infortunés guerriers s'avance deux fois au bord du précipice, et deux fois il recule pour ne point faire le saut fatal. “ Allons donc ! poltron, lui dit le baron, dépêche-toi; est-ce donc si difficile ?—Eh bien ! Monsieur, réparti aussitôt le soldat, puisque c'est si facile, je vous le donne en quatre.” Cette plaisanterie plut si fort au cruel baron, qu'il s'accouta en faveur de l'infortuné et lui accorda la vie.

## Bienfait porte bonheur.

Un bûcheron, dans sa demeure  
Rentrant un soir disait : “ Voici,  
Femme, un enfant que tout à l'heure  
J'ai trouvé perdu près d'ici.  
Si déjà, dans la chaumière,  
Il en est cinq de blottis,  
Coupons notre pain, ma chère,  
En huit morceaux plus petits !  
Mais avant tout ayons bon cœur !  
Le bien que l'on fait porte bonheur  
Au bienfaiteur.

— Bénissons Dieu de la trouvaille !  
S'écria la femme aussitôt ;  
Que le meilleur de notre paille  
Chez nous l'abrite et soit son lot !  
Puis demain, de nos jeunesse  
Le gai réveil advenu,  
Oh ! tu verras leurs caresses  
Auprès du frère inconnu !  
Oui ! mon digne homme, ayons bon cœur !  
Le bien que l'on fait porte bonheur  
Au bienfaiteur !”

La guerre, en ces jours d'aventure,  
Frappant le pays désolé ;  
Or, cette frêle créature  
Était le fils d'un exilé...  
Mais un retour de puissance  
Fit plus tard de l'humble enfant,  
Doux protégé sans défense,  
Un protecteur triomphant !...  
Ou riche ou pauvre, ayons bon cœur !  
Le bien que l'on fait porte bonheur  
Au bienfaiteur !

Un gentilhomme, qui avait beaucoup voyagé, alla à Chantilly saluer le prince de Condé, et, dans le récit de ses voyages, lui parla d'un prince de Perse qui, à trente ans, avait fait les plus belles actions dont on ait jamais ouï parler. Pendant cet entretien, le diner ayant été servi, chacun se mit à table. Monsieur le prince, sensible aux belles actions, dit à ce gentilhomme : “ La vie de ce prince dont vous m'avez parlé a eu de si beaux commencements que je brûle d'impatience d'en savoir la suite.—Hélas ! Monseigneur, répondit le gentilhomme, qui vit en un moment le potage enlevé, il mourut subitement.”

Par là, l'histoire étant finie, le rusé conteur put manger comme les autres.

On peut souvent se tirer d'un mauvais pas avec un mot d'esprit.

Quelques jours après la révolution de Juillet, dit M. Briffault dans ses mémoires, je passai dans un des quartiers de Paris, fort affligé de nos discordes civiles. Un des vainqueurs à mine rébarbative passait aussi, et je le vois s'avancer vers moi avec un geste des plus menaçants. Chacun portait alors, pour sa sûreté personnelle, des flots de rubans tricolores. Moi, je n'étais orné que de ma petite décoration de la Légion d'honneur, qui ne pouvait me servir de défense, et mon interlocuteur sans-culotte me le fit bien voir. “ Halte-là ! citoyen, me dit-il ; pourquoi n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté ?” Sans me déconcerter, je le regarde, et je lui réponds en riant : “ Citoyen, c'est pour prouver que je suis libre.” A cette réplique inattendue. Il s'arrête, laisse tomber son bras déjà levé sur moi, et Jean s'en alla comme il était venu.

## A TRAVERS TROIS SIECLES

SUITE

## DE L'HISTOIRE D'UNE PIPE.

## CHAPITRE I.

## SERVANT D'INTRODUCTION.

Des hommes qui devraient donner le bon exemple... C'est bien affligeant, et les crédules s'en vont répéter : c'est bien affligeant. Les mauvais se réjouissent en ayant l'air de pleurer, les simples sont scandalisés et... le tour est fait.

—Et vous voulez que je soutienne ces misérables calomnieux, moi ? s'écria le notaire, je n'en ferai rien, je vous l'assure, mais ajouta-t-il en riant, je cède ma place au colonel.

—Merci, je n'en veux pas, j'ai toujours eu horreur des menteurs.

—Alors, que faire ? Il me faut un adversaire cependant.

—Oui, pour l'éreinter, je vous suis très-obligé de la préférence, j'ai servi de plastron assez longtemps, je ne veux plus de ce métier.

—Allons, reprit mon père, puisque personne ne veut plus croiser le fer avec moi, je me battraï tout seul, mais je crains bien que ce duel avec une seule épée ne soit pas bien dramatique.

—Ce combat rappellera une bataille célèbre dans l'antiquité et qu'on appela la bataille sans larmes, parce qu'il n'y eut pas de sang versé, reprit mon oncle.

—Et à quand le premier engagement ? demanda M. Sorbier.

—A jeudi, si vous vous sentez le courage d'y assister.

—Jeudi soit, d'ici-là j'aurai le temps de brûler tous mes philosophes.

—En attendant, prenons le thé, dit ma mère, il ne faut pas que vous vous retiriez trop tard, Monsieur Sorbier, les soirées sont encore trop fraîches.

## CHAPITRE II.

## J suites et jésuitisme.

“ Nous avons laissé, mes bons amis, notre pipe aux mains de l'un des fossoyeurs qui comptait en faire présent à son neveu. Celui-ci ne la garda pas longtemps, un italien de son régiment la lui vola, et après maintes aventures qui ne rentrent pas dans mon récit, passa avec elle en France vers 1533, époque à laquelle la fille de Laurent de Médicis épousa le duc d'Orléans, second fils du roi François Ier.

“ Nous la retrouverons en 1559 aux mains de son propriétaire illégitime à Paris où il était venu s'établir comme astrologue ou sorcier, métier tout aussi honorable que celui de magnétiseur ou de spirite et qui ne demande, comme ces derniers, d'autre talent que celui de savoir exploiter la bêtise humaine.

“ Mais avant de commencer ce nouveau chapitre de votre histoire, permettez-moi, puisque les jésuites s'y trouvent innocemment mêlés, de vous entretenir de cette société aussi célèbre que peu connue.

“ Depuis le jour où Luther avait en Allemagne levé l'étendard de la révolte, la Société tout entière en Europe était singulièrement ébranlée.

“ L'année 1534, en particulier, vit s'accomplir deux événements qui devaient changer la face du monde.

“ L'un fit grand bruit. Ce fut l'acte solennel par lequel Henri VIII, d'infâme mémoire, se révoltant ouvertement contre le pape qui ne voulait pas autoriser son divorce, se fit déclarer chef spirituel de l'église d'Angleterre et entraîna, par ses violences inouïes et ses atroces persécutions, l'île des Saints

dans le schisme que lui-même avait d'abord combattu.

“ L'autre passa presque inaperçu et consista dans la consécration de sept hommes dont le plus âgé avait 43 ans, et le plus jeune 18 à peine, au service et à la défense de cette même Eglise romaine, abandonnée, injuriée, menacée, de toute part.

“ De ces deux événements, celui qui paraissait incomparablement le moindre, fut cependant le plus important, et ses conséquences ont été plus heureuses pour le catholicisme que ne lui avait été funeste l'apostasie du Néron de l'Angleterre.

“ La déclaration de guerre au Pape par Henri VIII avait eu lieu le 30 mars 1534. Le 15 août de la même année, sept chrétiens inconnus, tous élèves de l'Université de Paris et étudiants en théologie, le regard fier, mais le visage blémi par l'étude et les austérités, se réunissaient dans une chapelle souterraine de l'église Montmartre à Paris, et là, en face de l'autel de la Vierge et le jour de sa glorieuse Assomption, agenouillés dans une humble crypte qu'arrosa, dit la tradition, le sang de saint Denis, ces étrangers, dont six appartenaient à l'Espagne et un à la Savoie, firent vœu de vivre dans l'obéissance au Souverain-Pontife, la pauvreté et la chasteté, et jurèrent de consacrer leur existence à la défense de la religion.

“ Ainsi naquit à Paris la Société des Jésuites.

“ Au nombre de ces héros chrétiens dont la vaillante foi allait conquérir au catholicisme plus d'âmes que le roi d'Angleterre, Luther et Calvin réunis n'avaient pu lui en arracher, étaient François-Xavier, futur apôtre des Indes et du Japon, et Ignace de Loyola, fondateur et premier général de l'ordre.

“ Don Ignace avait 43 ans ; sa tête chauve, son teint olivâtre, son visage amaigri par la pénitence, donnaient un type particulier à sa physionomie ; de complexion ardente, cœur chaud et esprit réfléchi, il était tellement parvenu à se dominer que les médecins mêmes le regardaient comme flegmatique. Sa taille était moyenne et il savait si bien composer sa démarche qu'il ne paraissait que légèrement boiteux. Dans tout l'ensemble de sa personne il y avait, ajoute son historien, une révélation du saint et du grand homme.

“ On sait comment lui vint sa vocation.

“ Officier au service de Charles-Quint, il se trouvait en 1521 à Pampelune, quand les Français vinrent mettre le siège devant cette ville. La garnison, trop faible pour résister, mit bas les armes. Presque seul, don Ignace, refusant la capitulation, courut avec quelques soldats s'enfermer dans la citadelle dont il fallut faire le siège. Le canon eut bientôt ouvert une brèche ; sans autre arme que son épée, l'intrépide officier essaya de la défendre, mais frappé à la fois au genou gauche par une pierre, et à la jambe droite par un boulet, il tomba, et sa chute entraîna la reddition du fort.

“ Les Français, toujours admirateurs du courage, relevèrent le blessé, pansèrent ses blessures et le transportèrent au château de ses père où les médecins lui firent subir sans lui arracher une plainte les plus douloureuses opérations.

“ L'inaction était plus pénible pour le malade que la souffrance ; pour tromper son ennui, il demanda des livres de chevalerie. Dieu fit que n'en trouvant pas sous sa main, son serviteur lui apporta la Vie de Jésus-Christ et les Fleurs des Saints. En lisant ces livres Ignace comprit qu'il y avait un genre d'héroïsme bien plus élevé que celui des plus célèbres capitaines. Dès lors son parti fut pris. Il s'était couché soldat de l'Empereur, il se releva soldat de Dieu.

“ Guéri de ses blessures, il s'échappa secrètement du château de Loyola, s'enfonça dans les gorges du Mont-Serrat, puis, après une nuit de prière dans le sanctuaire vénéré de la Vierge sur cette montagne, il suspendit son épée à l'un des piliers de la chapelle, et après quelques mois de rudes austérités à Manresa, s'embarqua pour la Terre-Sainte.

“ En 1523, la même année où Luther, le moine apostat, dépouillait sa robe de moine Augustin pour violer tous ses vœux, l'humble pèlerin de Biscaye,

le front dans la poussière, prosterné au pied du tombeau du Christ, se vouait à la défense de ce même représentant du Dieu crucifié auquel le révolté de Vittemberg jetait l'ordure de ses menaces et de ses blasphèmes.

“ Onze ans plus tard, l'ex-officier de Charles-Quint fondait, dans la crypte de Notre-Dame-de-Montmartre, la Société des Jésuites, et le 27 septembre 1740, le pape Paul III, acceptant au nom de Dieu le concours de la nouvelle milice enrôlée sous son étendard, donnait à cette poignée de chrétiens venus pour grossir les rangs d'une armée douloureusement éclaircie par tant de défections, le nom glorieux de “ Compagnie de Jésus.”

“ Cette compagnie d'élite se composait de dix hommes seulement, mais ces hommes étaient des héros qui ne comptaient pas leurs ennemis ils nommèrent Ignace de Loyola leur chef et se précipitèrent au combat au cri de : Dieu le veut.

“ En ce temps-là, l'attaque était partout. La défense devait se multiplier. Ignace partagea le monde entre ses soldats. Ils partirent, comme avaient fait les Apôtres du haut du calvaire, n'emportant pour tout bien qu'une besace vide, pour toute arme qu'une croix, mais sur cette croix était écrit : *Par ce signe tu vaincras*, et le monde fut vaincu.

“ Née pour la lutte, toujours sur la brèche, écrit Crétineau-Joly, jetant au plus fort de la mêlée ses plus intrépides champions, échappant à un danger pour se précipiter dans un autre, tenant tête à la fois aux esprits les plus éminents et aux peuplades les plus barbares, triomphant ici, succombant là, mais combattant partout et sans cesse, vivant au milieu des controverses ou expirant dans les tortures, la Société de Jésus s'est improvisée le portedrapeau et le bouclier de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.”

“ Ce jugement est parfaitement vrai. Le secours que saint Ignace apporta à l'Eglise militante fut improvisé. Que l'on ne croie pas cependant que j'aie l'intention d'établir que les Pères de la compagnie de Jésus fussent alors les seuls, pas plus qu'ils ne le sont aujourd'hui, à combattre au premier rang.

“ Ce serait manquer tout à la fois à la vérité et à la reconnaissance.

“ A côté de cette vaillante phalange, il est d'autres soldats du Christ non moins intrépides et non moins vaillants

“ J'ai eu l'occasion de vous parler des *Bénédictins*, ces patriarches des ordres religieux en France, dont le nom exprime encore aujourd'hui la haute vertu jointe à la plus vaste érudition, et des *Rédemptoristes*, auxquels des millions d'esclaves durent une liberté souvent payée de la liberté et de la vie de leurs libérateurs.

“ Avant les Jésuites, les *Dominicains*, si injustement calomniés dans la personne de leur doux, ce mot étonnera les esprits imbus de préjugés, mais je le répète hardiment, de leur doux, humble et tendre fondateur, accroissaient par la parole le royaume de Dieu, et se posaient comme une barrière vivante pour arrêter les progrès de la plus féroce hérésie. Si les Jésuites plantèrent la croix au Japon, les *Capucins*, dont les *Récollets* sont les fils, l'arrosèrent de leur sang. Généreux descendants de saint François d'Assise, la figure la plus austère et la plus séraphique à la fois que le ciel ait montrée à la terre, ils priaient, pleuraient, souffraient, et quand il le fallait, mouraient joyeusement pour la foi dans toute les parties du monde.

(A continuer)